Publication de la



Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois	2 fr. 50 c.
Six mois	5 »
Un an	10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez FRANCK, successeur de BROCKHAUS, à Paris et à Leipzig.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie FRANCK, à Leipzig.

14e Numéro. — 13 Mai 1849.

Du rôle de la Pologne dans le monde.

La Pologne est la grande victime dont l'immolation unit entre elles toutes les puissances despotiques ; c'est la proie palpitante que l'absolutisme ne cesse de jeter comme un appât à sa cruelle bureaucratie. Les despotes pardonnent à l'Angleterre son libéralisme; ils le pardonnèrent même à la France en 1815. A la Pologne seule ils ne pardonneront jamais. Entre elle et eux il y a un duel à mort. Elle ou eux devront disparaître du globe. C'est pourquoi chaque fois qu'il arrive un moment décisif dans la grande lutte des hommes de progrès contre les hommes de réaction, on voit aussitôt la Pologne reparaître en première ligne. Au temps de notre ancienne République, en 1830 et en 1848, c'est toujours la Pologne qui se précipite comme un holocauste, pour assurer la cause de l'émancipation des peuples. Depuis six mois surtout le rôle des Polonais est vraiment devenu sublime. De Pétersbourg jusqu'à Florence et à Naples, partout ce sont des officiers polonais qui organisent la résistance au despotisme, et qui raniment l'énergie des opprimés.

L'Italie n'espère que dans la Pologne, qui peut seule paralyser les forces slaves tournées machiavéliquement contre elle. C'est la Pologne qui aide à démolir pierre par pierre l'édifice autrichien : c'est elle enfin qui, à force de harceler le gouvernement russe, l'a contraint de placer par son intervention actuelle tout son avenir sur la pointe de son épée. Providentiellement destinée à jouer le principal rôle dans la question de l'émancipation des nationalités, la Pologne sait, comme par intuition, démasquer et tirer hors de leur prétendue neutralité tous les caméléons politiques de l'époque. Ainsi le roi de Prusse avait réussi à tromper l'Europe par ses protestations de libéralisme. Enfin, les Poznaniens ont forcé le comédien de Potzdam à se jeter ouvertement dans le parti russe. Toute son armée se prépare par son ordre à suivre au besoin celle du tsar vers les Karpathes galiciens. Dans ce but il fait déjà cerner la frontière de Cracovie par dix mille hommes de ses meilleures troupes. La couronne impériale d'Allemagne il la refuse définitivement. Elle a pour lui moins de prix qu'une croix de commandeur d'un grand ordre moscovite. Pour mieux aider ses chers alliés de la Neva et d'Ollmütz, il traîne de force, et malgré toute leur résistance, à la guerre du Schleswig les milices mobilisées de la Poznanie, qui se trouvent ainsi hors d'état d'aller prêter main-forte à leurs frères de Galicie.

Partout où se remue une question nationale, les hommes politiques sont obligés ou de prendre la couleur polonaise, en se déclarant pour l'émancipation ; ou de devenir les instruments de la Russie, en votant pour la réaction. C'est pourquoi la France officielle, en abdiquant ses sympathies polonaises, a perdu l'estime des peuples et a cessé de représenter un parti en Europe. A l'heure qu'il est, il n'y a plus dans le monde politique que deux partis : celui de la lutte hongro-polonaise, et celui du grand protecteur moscovite. Toutes les espérances des hommes de progrès se concentrent sur l'un de ces deux camps, comme tous les complots de la réaction s'appuyent sur l'autre. C'est à la Pologne de bien peser en ce moment la gravité de son rôle européen. Elle doit sentir qu'elle porte dans son cœur l'avenir du monde.

Aussi ses efforts, pour remplir dignement sa tâche, sont-ils prodigieux. Ce n'est pas assez pour elle d'avoir fourni des milliers de braves aux diverses insurrections italiennes, et d'appuyer d'un côté l'Allemagne, de l'autre la Turquie contre les réactionnaires. On se prépare encore à une levée en masse contre le tsarisme dans toutes les provinces comprises entre le Danube, la mer Noire et la Vistule.

Du caractère de la lutte hongro-polonaise contre la Russie.

Tous les peuples opprimés attendent aujourd'hui leur salut des succès de la lutte hongro-polonaise. Le caractère tout européen donné par les Polonais à leur intervention en Hongrie, se montre avec clarté dans leurs actes. « Regardez, a dit Bem aux citoyens de Kronstadt, ma victorieuse armée. Elle se compose de Tchekhs, de Croates, d'Allemands, de Slovaques, unis aux Maghyars et aux Roumains. Nous ne combattons pas dans l'intérêt d'une nation. Loin de là, nous ne voulons plus qu'un peuple en gouverne un autre: notre cause est celle de tous. C'est pourquoi Dieu nous a permis de battre les Russes, ces ennemis jurés de tout bonheur national; et Dieu aidant, nous saurons encore les repousser; car partout où ils arrivent, la liberté et la nationalité s'en vont. Nous combattrons jusqu'à ce que nous ayons détruit l'absolutisme et inauguré sur ses ruines une ère nouvelle pour le monde. Les victimes immolées à Vienne, à Cracovie, à Léopol, à Prague et en Italie, crient vengeance. Notre victoire doit assurer l'indépendance de l'Allemagne, de la Hongrie et de la Slavie tout entière : car nous avons juré de ne remettre le glaive au fourreau que quand la cause des peuples aura célébré un triomphe complet. » La couleur toute cosmopolite de la guerre hongroise ne se montre pas seulement dans les paroles de ses généraux; elle se révèle encore dans la physionomie extérieure de l'armée. Aux entrées triomphales faites par Bem à Debreczin et par Dembinski à Pest, les divers corps de troupes portaient chacun ses insignes nationaux : Polonais, Szeklers, Maghyars et Roumains, tous avaient leurs drapeaux et leur uniforme à part. Comme la légion allemande, qui s'intitule la *Légion de la mort*, et qui porte à son drapeau un crêpe de deuil, a juré de ne s'arrêter que quand elle aurait vengé sur la race des Habsbourg l'assassinat de ses chefs et les horreurs de Vienne; de même aussi les légions polonaises sont résolues à ne faire de la guerre actuelle qu'un premier acte, une introduction à la grande guerre européenne contre le tsarisme. Tel est le motif de leur participation enthousiaste aux événements de la Hongrie.

Le général Welden, dans une de ses dernières proclamations, ose pourtant appeler de pareils hommes de *vils mercenaires*. En dépit de l'état de siége, le *Czas*, journal de Cracovie, relève cette injure avec indignation. L'hostilité mal dissimulée que d'aussi outrageantes expressions révèlent contre la Pologne entière, nous est un avertissement de ce que l'Autriche nous réserve..... Qui s'en va risquer sa vie dans une lutte aussi incertaine, aussi meurtrière que celle des champs de bataille hongrois, ne saurait le faire pour de l'argent; mais uniquement par suite d'une croyance profonde, vraie ou fausse. Malheureusement la vie de dévouement du Polonais est encore pour le monde un mystère; on l'accuse de vendre sa vie lorsqu'il se sacrifie pour les autres; et lorsqu'il combat pour sa patrie on l'appelle un rebelle! »

Heureusement il y a toute une moitié de l'Europe qui comprend parfaitement le sens des injures que l'autre moitié lance contre la Pologne. On sent toute la portée du rôle actuel des Polonais, des Hongrois et des Slaves qui leur sont associés. On sent que c'est à eux de remplacer la France assoupie à la tête des nationalités opprimées qui luttent pour leur affranchissement. Pour lever à ce sujet les derniers doutes, il suffirait de l'intervention russe actuelle en faveur de l'Autriche. Cette intervention est, en effet, calculée sur la plus vaste échelle : c'est à la fois par Cracovie, la Galicie, la Bukovine et la Transylvanie, que quatre armées russes se présentent simultanément, pourcerner de toutes parts les insurgés de la Hongrie, harcelés en outre sur leurs derrières par Ielatchitj et Radetzky. Aussi plutôt que de se laisser envelopper, Bem et Dembinski paraissent-ils décidés à pousser leur pointe jusqu'en Russie, pour y appeler aux armes et à la liberté tous les serfs. Qu'on réfléchisse qu'en ce moment même les provinces polonaises jusqu'au Dniestre souffrent une telle famine, que le paysan y est réduit, faute de pain, à se nourrir de paille et de foin cuit à l'eau et apprêté au sel, tandis que son seigneur se fait servir des mets délicieux : on comprendra dès lors quel accueil les quarante millions de serfs de la Russie feraient à une armée slave qui leur apporterait des armes pour se venger, et la propriété de leurs champs avec l'égalité politique absolue vis-à-vis de leurs anciens maîtres.

Cette guerre à la fois sociale et nationale, si on la rend nécessaire, sera tout à fait dans l'esprit des chefs actuels de l'insurrection. C'est cette abolition complète de toute corvée qui vient de réconcilier, en Hongrie même, avec les Maghyars, la majorité du peuple slovaque, dont toute la jeunesse suit maintenant avec dévouement les drapeaux de Dembinski. Les mêmes améliorations, importées en Russie par des réformateurs victorieux, y auront un résultat tout aussi inévitable. Quant aux calculs que la réaction fonde sur le soldat russe, ils manquent de base. Tout son courage, le soldat russe le puise dans la crainte du knout et dans sa profonde ignorance de l'état de l'Europe. Placé en faction à la frontière de Prusse et prêt à la franchir, l'un d'eux, d'après un journal slave, répondait il y a quelques jours à ceux qui lui demandaient où il pensait aller : Notre maître le tsar, a-t il dit, avait conquis autrefois toute l'Europe jusqu'à Paris : il l'avait alors partagée en petits royaumes, mettant à la tête de chacun d'eux un *knèze* de ses amis. Or, il se trouve à pré-

sent que les peuples révoltés menacent de chasser tous ces knèzes. Nous allons donc à leur secours. — Mais une fois en Autriche et en Allemagne, ce stupide soldat russe sentira, dans sa sombre cervelle, étinceler des idées pour lui jusqu'alors inconnues. La vue des armées étrangères opérera sur lui la même attraction magnétique que les réformes sociales sur les serfs de la Moscovie. Ainsi l'action émancipatrice de la Pologne ne se restreint pas à l'intérieur de l'Autriche; elle doit se communiquer à la Russie entière, et par la Russie à l'Allemagne et à tout l'occident, qui, sans la Pologne, n'aurait aucune prise sur l'empire des autocrates. La Pologne actuelle a donc évidemment un rôle européen. Elle forme, comme l'écrit Bem, le noyau et le *cœur même de la révolution, paralysée en Allemagne par l'indécision du pouvoir, en France par les intrigues incohérentes des prétendants, en Italie par la désunion des partis.* Seuls, la Pologne et les Slaves opprimés restent inébranlablement fidèles à leur thèse de réintégration des nationalités, thèse que la Providence même leur impose comme loi de leur existence; et qui aboutira tôt ou tard à délivrer l'Europe des influences de la sainte alliance et de la diplomatie du grand mogol moscovite. Tel est le caractère humanitaire de la lutte hongro-polonaise.

La presse française dans les questions slaves.

Nous avons montré précédemment sous quel jour, avec quelles prétentions d'un côté et quelles espérances de l'autre, l'opinion envisageait chez nous les révolutions de la pensée slave dans les affaires d'Autriche à la suite des événements de Vienne. Encouragements du parti rétrograde parce qu'ils semblaient défendre l'empereur, malédictions du parti libéral, parce qu'ils étaient soupçonnés de combattre la liberté dans la personne des Maghyars, voilà tout ce que les Slaves obtenaient de la grande majorité des feuilles quotidiennes en France.

Le *National*, qu'à tort ou à raison on supposait l'organe des hommes alors au pouvoir, se distinguait entre toutes les feuilles hostiles au slavisme. Sitôt que la question était apparue, il s'en était emparé avec une ardeur toute juvénile et avec un emportement qui sentait, à ne pas s'y méprendre, une inspiration maghyare. Ce n'est pas que sa polémique contre les Slaves fût sans intérêt, ni sans connaissance de la situation des partis et des hommes en Hongrie; cette polémique portait, tout au contraire, les témoignages d'une longue étude de la querelle des races sur les bords du Danube. Quoiqu'il empruntât ses chiffres à la statistique maghyare de M. Fényes, le *National* ne mettait point trop d'exagération dans l'exposé des conditions ethnographiques de la race maghyare au milieu des races slaves. Mais son malheur était de juger toute chose du point de vue de l'ancienne gloire et de la moderne ambition de ce peuple. Il avait, d'ailleurs, le sentiment juste de l'inconvénient d'une lutte entre les Maghyars et les autres races de la Hongrie sous les yeux du Moscovite, avide de profiter de leurs discordes. Mais le *National* ne pensait pas que ce danger fût pour les Maghyars une raison d'accorder aux Croates, aux Slovaques, aux Valaques transylvains, les concessions qu'ils réclamaient. Les Maghyars, dans l'opinion du *National*, devaient combattre contre ces trois peuples parce que ces peuples étaient suscités dans leurs prétentions par l'Autriche, et qu'ils auraient bien assez de nationalité, assez d'indépendance, s'ils partageaient les droits des Maghyars dans une diète hongroise. Le *National* ne comprenait pas que ces faveurs parussent insuffisantes aux races non maghyares de la Hongrie; il se refusait à admettre qu'elles eussent le droit d'ambitionner dans leurs rapports avec le gouvernement hongrois plus d'indépendance, et surtout l'indépendance absolue. Ainsi, la race maghyare avait le droit de se développer suivant un principe de nationalité; elle avait le droit d'aspirer à une complète émancipation, mais les Valaques et les Slaves de la Hongrie n'avaient pas ce même droit. L'unité de la Hongrie, l'antique unité établie par la conquête, était un privilége au profit des Maghyars. Tant pis pour les autres races, si elles ne s'en accommodaient pas. Enfin, le *National* remettait en usage tous ces vieux arguments dont s'étaye depuis vingt ans la polémique des journaux de Buda-Pest; il n'y ajoutait rien de son cru, si ce n'est une forte teinte de crédulité, persuadé que les Maghyars voulaient le triomphe de la civilisation française aux bords du Danube et, sur les ruines de l'empire d'Autriche, la République!

S'il se fût trouvé dans la presse périodique quelqu'un pour reprendre la thèse incomplète et illogique du *National*, en souhaitant aux Slaves le même bien que cette feuille désirait si chaudement aux Maghyars, nous eussions applaudi. Mais d'un excès l'opinion tombait dans un autre: et c'est avec un profond chagrin que nous nous rappelons l'appui si peu flatteur que l'*Assemblée nationale* prêtait à la cause des Slaves autrichiens. Comment caractériser ces façons de diplomates, ces regards profonds d'hommes d'État avec lesquels le journal des pairs de France en disponibilité abordait les questions d'Autriche et de Russie, identiques, suivant lui, avec celles de la conservation de l'ordre social en Europe. Il nous semblait voir une reproduction vivante de ce que nous avions lu de la joie des gens de Coblentz en 1815, lorsque ces bons Moscovites nous ramenèrent notre bon Roi. L'*Assemblée nationale* affirmait sans nulle hésitation, et avec une satisfaction qu'elle ne cherchait pas à cacher, que les Slaves autrichiens étaient non seulement les plus fidèles serviteurs de la dynastie de Habsbourg, mais encore les cousins germains du tsar, les alliés de toute politique absolutiste en Orient et en Occident, au Nord et au Midi. Quand le tsar, sachant bien ce qu'il faisait, prodiguait ses décorations aux chefs de l'armée austro-slave, sans oublier le ban de Croatie, l'*Assemblée natio-*

nale s'extasiait d'admiration sur le touchant accord qui régnait entre les deux grandes puissances *conservatrices* de l'Europe. Jadis le journal la *Presse* s'était réservé, en compagnie des feuilles légitimistes, le monopole de l'admiration à l'endroit des grandes qualités du tsar. La *Presse*, et nous l'en félicitons, a fini depuis peu par renoncer à ce monopole qui lui avait attiré quelquefois des compliments désagréables. Mais l'*Assemblée nationale* avait flairé la circonstance; elle s'était aperçue qu'il venait de se faire un vide dans le journalisme, qu'il y avait dans le monde politique une idée qui cessait d'être suffisamment représentée, l'idée russe. C'était une belle situation à prendre; aussi l'*Assemblée nationale* l'a-t-elle saisie avec un empressement obséquieux, dont, il faut le dire, la *Presse* n'avait jamais donné le spectacle. La *Presse* avait naguère défendu l'idée russe, sous forme d'alliance russo-française, avec une profonde habileté; l'*Assemblée nationale* a suivi la même politique, mais avec crudité et sans voiles, attaquant à tort et à travers quiconque, peuple ou gouvernement, ne lui semblait pas entrer dans la ligne de la politique moscovite, et appelant de ses vœux les plus ardents l'heure où il lui serait donné de voir une forte alliance des grands États conservateurs sous la direction du tsar, dans le but d'extirper partout la révolution.

En vérité, si les Slaves d'Autriche eussent été tels que les dépeignait l'*Assemblée nationale* en voulant faire leur éloge, les Maghyaromanes auraient eu mille fois raison dans leurs accusations; et nous-mêmes, laissant de côté toutes nos sympathies, nous eussions été forcés de combattre sous le drapeau du maghyarisme, ne fût-ce que pour faire opposition à ce malencontreux *Moniteur du tsar*.

Heureusement les faits parlent tous les jours et répandent une clarté croissante sur les motifs et le but de la guerre de Hongrie. Depuis que les Polonais sont intervenus dans la querelle Maghyaro-Slave, le drapeau de la conciliation à la main, les haines déplorables qui avaient armé les divers peuples hongrois paraissent s'être amorties. Un grand mouvement s'opère aujourd'hui dans les idées; il touche à une crise décisive. Vainqueurs par un retour de fortune, auquel les Slaves n'ont point été étrangers, ces Maghyars se trouvent enfin appelés à poser devant l'Europe le programme de leur politique, et à prouver nettement s'ils ont combattu pour la liberté ou pour la suprématie, pour l'intérêt de l'humanité ou pour l'égoïsme de leur propre ambition. D'un autre côté, les Slaves, cruellement joués par le cabinet de Vienne et par les Allemands, privés de tout le fruit qu'ils espéraient tirer d'une alliance nouée avec l'Autriche à contre-cœur, vont être à leur tour placés dans la nécessité de se prononcer énergiquement sur la question de nationalité et d'indépendance qui les a poussés sur le champ de bataille. Si les Maghyars leur font des conditions acceptables, si Kossuth se rappelle que, Maghyar de conviction, il est Slave de naissance, et qu'il pourrait, à la faveur de cette circonstance personnelle, tenter avec avantage le rôle de conciliateur; nous ne doutons nullement, pour notre part, que les Croates ne trompent bientôt, et tout à la fois, l'attente du *National* qui les accuse d'être les soldats de l'absolutisme, et l'espoir de l'*Assemblée nationale* qui les exalte comme des satellites inébranlables de la sainte alliance.

NOUVELLES DIVERSES.

Les événements se précipitent en Orient avec rapidité. En apprenant l'intervention complète et illimitée du tsar, la diète hongroise a proclamé la dynastie des Habsbourg déchue à jamais du trône, et la dictature, sur toute la Hongrie et ses annexes, a été décernée à Kossuth. — On s'attend d'une heure à l'autre à apprendre officiellement la nouvelle déjà répandue de la prise de Vienne par Dembinski. Les sauveurs moscovites, attendus avec tant d'angoisse par les conservateurs d'Autriche, n'arrivent pas. On les dit retenus par la crainte de laisser sur leurs derrières une insurrection polonaise.

— L'Autriche ne néglige rien pour regagner l'affection des patriotes serbes et croates. Son consul en Serbie, Meyerhofer, vient de distribuer à Belgrade les plus hautes décorations au prince régnant, à Knitchanin et à toutes les notabilités du pays. Le patriarche Raïatchitj a reçu de même à Zemlim une lettre flatteuse écrite de la propre main du jeune empereur, qui le nomme son commissaire civil dans toute la Voïevodie.

— Les représentants croates sont également comblés de prévenances par le cabinet d'Ollmütz, qui fait droit à toutes leurs demandes, sur les instances, dit-on, de son fidèle Ielatchitj. Mais ces concessions forcées et purement provisoires ne ramènent point la confiance, et la presse croate va jusqu'à les qualifier de puffs politiques.

— On aurait dû s'attendre à voir le colonel Skariatin fort mal reçu par le cabinet russe, après sa déroute de la Transylvanie; mais c'eût été avouer cette déroute : on s'en est bien gardé. Skariatin a au contraire été promu au grande de général major, en vertu d'une ordonnance impériale contenue dans l'*Abeille du Nord*, du 25 avril dernier, et textuellement motivée par les héroïques faits d'armes du colonel contre les rebelles hongrois.

— La mission si grave du général Grabbe à Constantinople a complétement échoué. Le ministère Rechid est sorti vainqueur de ce premier acte de sa lutte avec la Russie. Non seulement la Turquie ne veut conclure aucune alliance avec le tsar contre l'Occident, mais elle penche encore fortement à se coaliser avec l'Angleterre par un nouveau traité d'Unkiar-Skelessi, pour exclure plus complétement que jamais la flotte russe des mers ottomanes, et par contre-coup de la Méditerranée.

— Espérant se réhabiliter de cette manière dans l'opinion de l'Europe libérale, la coalition austro-russe fait des efforts inouïs pour insurger les Slaves de Turquie au nom de la liberté contre leurs dominateurs musulmans. Dans ce but, les deux consuls, Meyerhofer et Danilovski, dépensent à Belgrade des sommes énormes. Chaque jour la police serbe surprend quelques uns de leurs émissaires, qui tâchent, sous mille déguisements, de se glisser en Bosnie ou en Bulgarie, pour y répandre l'or et les proclamations austro-russes.

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)